

Le XVIe siècle européen. Aspects économiques [Frédéric Mauro] / L'Occident aux XIVe et XVe siècles. Aspects économiques et sociaux [Jacques Heers]

Autor(en): **Bergier, Jean-François**

Objektyp: **BookReview**

Zeitschrift: **Schweizerische Zeitschrift für Geschichte = Revue suisse
d'histoire = Rivista storica svizzera**

Band (Jahr): **17 (1967)**

Heft 4

PDF erstellt am: **21.07.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Des cartes, des tableaux montrant la répartition des bailies, un abondant appareil de notes, et des index complets, font de cette publication une œuvre très bienvenue, agrémentée, pour les érudits, de l'habile dépistage d'un faux du XIX^e siècle, au chapitre III de l'introduction.

La Tour-de-Peilz

J.-P. Chapuisat

FRÉDÉRIC MAURO, *Le XVI^e siècle européen. Aspects économiques*. Paris, Presses universitaires de France, 1966. In-8°, 387 p., cartes, graph. (Coll. «Nouvelle Clio», vol. 32).

JACQUES HEERS, *L'Occident aux XIV^e et XV^e siècles. Aspects économiques et sociaux*. 2^e éd., Paris, Presses universitaires de France, 1966. In-8°, 408 p., cartes (Coll. «Nouvelle Clio», vol. 23).

Remarquable historien de l'Atlantique portugais, F. Mauro a préparé pour la «Nouvelle Clio», après son *Expansion européenne, 1600—1870* (1964), un dense *XVI^e siècle européen en ses aspects économiques*. Il y fallait beaucoup de courage et beaucoup d'habileté : notre collègue de Toulouse a su faire preuve de l'un comme de l'autre. Dominer en moins de 400 pages l'économie complexe du siècle de la Renaissance en tenant compte de presque toutes les directions possibles de la recherche relève en effet de la gageure. On connaît d'autre part les exigences contraignantes et assurément mal commodes de cette collection de manuels — dont plusieurs ont été présentés ici déjà —, qui imposent aux auteurs un esprit, et un plan. Celui-ci comporte trois parties : une bibliographie, un état des connaissances et un inventaire des dossiers ouverts ou à ouvrir.

La bibliographie — quelque 1750 titres — n'est guère satisfaisante ; mais c'est aux impératifs de la collection qu'il faut en faire grief. Simple énumération de titres classés par pays, elle n'est ni exhaustive (les choix paraissent avoir été laissés quelquefois au hasard) ni suffisamment sommaire pour orienter aisément l'étudiant auquel elle s'adresse surtout.

Pour les deux parties rédigées, F. Mauro a opté, dans la mesure où il en restait libre, pour un plan dont les rubriques sont empruntées au vocabulaire des manuels d'économie politique. L'auteur a voulu souligner par là sa volonté, sensible dans le contenu de tout l'ouvrage, d'expliquer l'histoire économique par le recours aux instruments — ou à quelques instruments — de la théorie. L'effort est assez neuf, s'agissant du XVI^e siècle, et les perspectives ouvertes assez suggestives pour mériter d'être soulignés. Je suis ici en plein accord avec F. Mauro, dont les intentions sont d'autant plus fermes qu'elles sont nuancées. Loin de vouloir tout quantifier — ce qui est impossible —, ni de chercher à construire un «modèle» global aux variables trop multiples, l'auteur fait appel à plusieurs concepts de la science économique pour renouveler et vivifier la problématique du domaine qu'il nous fait parcourir. S'il n'y réussit pas toujours avec le même bonheur c'est surtout que, faute de place, faute aussi de travaux de base conçus dans cet esprit, il n'a pu donner toute leur dimension à de telles perspectives.

C'est ainsi que l'«état des connaissances» est construit sur les deux concepts classiques de l'offre et de la demande. La réalisation est moins heureuse que l'idée, parce qu'il était difficile de faire entrer tous les mécanismes ou toutes les situations sous l'un de ces deux chapeaux. Que les échanges soient présentés sous le signe de l'offre, je le veux bien, car dans les économies d'ancien régime, l'offre commande sans aucun doute plus que la demande. Mais les «instruments» de celle-ci — moyens de paiement, crédit — sont ainsi séparés de ce à quoi ils servent, ce qui impose au lecteur quelques va-et-vient à travers le volume. D'ailleurs, toutes les réalités ne trouvant pas place dans ces deux chapitres, il a fallu en ouvrir un troisième, arbitrairement intitulé pour les besoins de la cause «les jeux de l'offre et de la demande» et où sont abordés deux sujets guère liés organiquement : les prix d'une part, les doctrines et la politique économiques d'autre part. Inévitablement enfin, quelques thèmes de cette deuxième partie sont repris dans la troisième, ce qui achève de conférer au livre un caractère assez décousu.

Médiocre querelle pourtant que ces réserves sur le plan. Car un manuel n'est pas fait pour suivre une idée, mais pour informer sur une succession de points précis ; et ce qui compte avant tout, c'est le contenu de chaque question posée et traitée. Or, si sommaires qu'ils soient de par la place impartie, les exposés de F. Mauro sont presque toujours satisfaisants et quelquefois remarquables de clarté et de précision. Ceux qu'il consacre à la consommation, aux moyens de paiement, au crédit, aux prix, aux doctrines, au mercantilisme naissant rendront, dans leur brièveté et leur science impeccable, de très grands services aux étudiants comme à tous ceux qui s'achoppent à ces questions délicates. Les paragraphes dédiés à la production m'ont moins séduit : trop brefs, il tiennent davantage de l'énumération. La production agricole, de loin la plus importante, ne reçoit pas la place qui lui revenait et trop de ses problèmes sont omis ; la typologie proposée, assez grossière, laisse de côté toute la vie rurale alpine, pourtant considérable dans l'espace européen.

C'est dans la dernière partie que F. Mauro donne toute la mesure de sa personnalité et de sa pénétration. S'il y rappelle quelques débats récents de méthode sur l'emploi des statistiques, sur le profit et les origines du capitalisme, sur la productivité agricole, sur la fiscalité et sur quelques autres problèmes, il engage surtout de nouveaux combats, originaux mais pertinents. Il pose ainsi le problème, très actuel, de la croissance et de ses instruments de mesure qu'il cherche à adapter aux exigences de notre connaissance du XVI^e siècle. Il analyse ce qu'il appelle, avec François Perroux, les «pôles de développement» ; sur la «stratégie» du développement, je suis moins volontiers son effort de rénovation. Enfin, les chapitres «économie et civilisation» et «sociétés et groupes sociaux» abondent en suggestions, en mises au point qui se veulent discutables et n'en sont que plus précieuses.

Dans la même collection, Jacques Heers avait consacré dès 1963 un volume au même sujet, mais pour la période immédiatement antérieure

(XIV^e et XV^e siècles); notre ami J. P. Chapuisat en avait rendu compte ici même¹. Ce livre a fait, trois ans plus tard, l'objet d'une réédition assez peu modifiée, sauf la bibliographie (une centaine de titres de plus) et les références en bas de page. Un chapitre sur les questions monétaires, une page sur «les villes et la nouvelle noblesse» ont été ajoutés. Quelques imperfections dans la forme ont été corrigées, quelques développements révisés. Mais la structure, inchangée, de l'ouvrage n'est guère satisfaisante pour un manuel d'initiation destiné aux étudiants.

Genève

Jean-François Bergier

MICHÈLE COLIN, *Le Cuzco à la fin du XVII^e siècle et au début du XVIII^e siècle*. Paris, Institut des Hautes Etudes de l'Amérique Latine, 1966. In-8°, 230 p., pl., cartes, graph.

Bisognerà, in primo luogo, felicitare l'Autrice per aver scelto un tema di studio così interessante quale quello rappresentato dalle vicende di Cuzco e, poi, aggiungere ancora dei complimenti per aver situato il suo problema in un arco di tempo tanto importante quale quello costituito dal mezzo secolo, o giù di lì, a cavallo tra XVII e XVIII secolo.

Costruito in modo abbastanza classico, il libro s'apre su una descrizione assai riuscita del quadro geografico (d'una geografia ampia, aperta), in cui il Cuzco ed i suoi abitanti sono situati. Demografia, epidemie, evangelizzazione degl'indiani, situazione mineraria, organizzazione sociale ed economica degli spagnoli installati nella regione: questi ed altri temi sono esaurientemente studiati, fino a dar un quadro assai soddisfacente.

Si esita sempre a dare un giudizio sull'«opera prima» d'un giovane studioso. Ma, alla fine, bisogna pur dire quel che si pensa. Ed allora dirò che la lettura di questo libro ha suscitato in me una strana sensazione: pur essendo al novanta per cento sempre d'accordo con l'A., una specie di fastidio pervade il lettore senza che, al principio, le ragioni si rivelino in modo chiaro. Ma la rilettura dell'opera fornisce la chiave. L'A. è, evidentemente, partigiana della «legenda nera» della dominazione spagnola in America. Sono fermamente convinto che una posizione del genere sia perfettamente valida. Quella leggenda non è una favola: è un fatto storico, comprovato, dimostrato, inequivocabile; in materia, i dubbi non possono essere mossi se non da gruppi interessati a difendere (così pensano) posizioni nazionalistiche, religiose e di pretese supremazie di «civiltà occidentale». Ma, proprio perchè quella leggenda è un fatto storico, di essa ci si può servire solo come di un concetto e non già come d'un'ispirazione morale. Ora, il libro di M^{lle} Colin ha un tono continuamente morale: addirittura, moralistico, che, alla fin dei conti, riesce nocivo agl'interessi stessi della tesi, che l'Autrice vuol difendere.

Un'altra riserva — di tipo tecnico, questa — si riferisce alla documentazione. Abbondante, scelta, importante, nuova. Forse, troppo nuova. E

¹ T. 14 (1964), p. 144—146.